

Combat de Finges.

(mai 1799)

d'après le notaire Michel Sierro, fils de l'agent d'Hérémence à cette date.

Les troupes haut-valaisannes, aux trois quarts armées seulement de piques, de casse-têtes, de bâtons, de faux, de perches, de haches, avec une petite artillerie en bois, comptait environ 7 à 8000 hommes, portant tous une image de la sainte Vierge, partant, soit disant, pour la défense de la religion. Conduite par le général Venetz de Brigue, cette troupe descendit jusqu'à Martigny, vivant de maraudage ; l'avant-garde poussa jusqu'au pont de la Batiaz, où elle rencontra la cavalerie de l'avant-garde française. Après un court combat, cette dernière se replia sur Vernayaz, attendant la brigade. Les Hauts-Valaisans chantaient déjà victoire, quand ils virent arriver le gros de l'armée française ; pris de peur, ils se retirèrent en fuite éperdue jusqu'au bois de Finges.

La troupe haut-valaisanne fit d'abord halte dans la prairie située entre la forêt du Grand et du Petit Finges et se mit en état de défense.

On ouvrit une tranchée dans la grande largeur de la prairie, depuis le Rhône au nord jusqu'au pied de la montagne, tranchée coupant ainsi toute la plaine au sud du Rhône et derrière laquelle on plaça le camp. On ouvrit aussi une tranchée assez importante contre le dos de la montagne, un peu plus bas, c'est-à-dire vers la fontaine sise au pied de la dite prairie, présentant une face oblique contre le pont de Sierre, pour le service des carabiniers.

De l'autre côté de la vallée, vers le pont de la Dala, sous Loèche, on creusa une tranchée de chaque côté du pont, lequel fut enlevé.

Le lendemain déjà (8 mai), les prairies entre Sierre et le pont de Sierre se trouvèrent couvertes de soldats français avec les drapeaux déployés de la Convention. C'est le gouvernement helvétique qui les avait appelés pour soumettre les rebelles. A côté des Français, il y avait aussi des Vaudois, les corps d'élite et des volontaires du Bas-Valais.

La belle tenue des soldats, leur artillerie nombreuse et leur belle cavalerie donnait au camp adverse une allure très martiale.

M. Jean-Thomas Sierro, vicaire de Sion, accompagnait cette troupe en qualité d'aumonier.

Pendant trois semaines, les deux armées se harcellèrent sans résultat décisif. Plus d'une fois, les Allemands descendirent jusqu'au pont de Sierre et de là, embusqués derrière les collines, avec leurs carabines, semaient la mort dans le camp ennemi ; sans cependant parvenir à franchir le pont.

Du côté de Varone, on jouait le même rôle. Tantôt les Allemands descendaient jusqu'à Varone pour en chasser les Français, tantôt ceux-ci les repoussaient jusqu'à la Dala. Mais à Varone, diverses cruautés se commirent de part et d'autre. Les Allemands, les premiers, un jour, se saisirent de deux

Vaudois qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir, ils leur coupèrent les oreilles, le nez et les doigts, puis les renvoyèrent tout nus dans leur camp. Un autre jour que les Vaudois et d'autres soldats remontèrent à Varone, ils réussirent à chasser leurs adversaires et à se saisir de quatre filles armées. Par vengeance, ils infligèrent à celles-ci toutes les injures que la pudeur peut subir, leur coupèrent les seins, leur brûlèrent les cheveux et les renvoyèrent toutes nues vers les leurs.

Redescendant une nouvelle fois sur Varone, et ayant pu capturer trois soldats vaudois, les Allemands les entraînèrent dans une forge et cassèrent la tête sur l'enclume à deux d'entre eux, renvoyant le troisième à son camp pour qu'il pût narrer le sort de ses compagnons.

Les Français ne tardèrent pas à tirer vengeance de cette nouvelle cruauté; renforçant la troupe envoyée sur Varone, ils repoussèrent l'ennemi jusqu'à la Dala et tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent fusillés ou sabrés sans miséricorde; de plus ils incendièrent le village de Varone avec l'église, bien que celle-ci se trouvât à une certaine distance du village. On attribua aux Vaudois l'idée de détruire aussi la maison de Dieu.

Le général Xaintrailles, voyant que tous les efforts accomplis n'avaient pu abattre l'ennemi, résolut d'entreprendre une nouvelle tentative plus vigoureuse. A cet effet, il fit venir 5000 hommes de troupes fraîches et un jour qui présageait une nuit sombre et orageuse, il fit avancer son armée jusqu'aux prés de Finges pour attaquer l'adversaire avec vivacité, mais avec ordre de rétrograder aussitôt pour amener les Allemands à continuer la lutte près du pont de Sierre. C'est ce qui fut exécuté le matin du 27 mai; le combat s'engagea vers le pont et dura toute la journée avec beaucoup de vivacité, mais sans victoire; vers le soir, cependant, les Français firent irruption au delà du pont, amenant avec eux une grande provision d'eau-de-vie, feignant de s'en servir pour enflammer l'ardeur de leurs combattants. Les Hauts-Valaisans les repoussèrent aisément, ne se doutant pas que la reculade de l'ennemi était le fait d'une ruse stratégique. Ainsi la forte provision d'eau-de-vie tomba en leurs mains pendant que les Français se retirèrent tranquillement dans leur camp.

Ivres de gloire, les Allemands se retirèrent aussi dans leur retranchement; mais pour se remettre des fatigues de cette pénible journée, ils crurent ne mieux faire que de consommer la liqueur spiritueuse abandonnée traitreusement par l'adversaire. Les copieuses libations procurèrent bientôt un lourd sommeil. Au camp de Sierre, au milieu de cette nuit sombre, on sonne l'alarme et tous s'apprêtent à partir pour Finges dans le plus grand silence. L'avant-garde arrive au Grand Finges sans rencontrer le moindre obstacle. Vers la fontaine sise au pied des prés, ils aperçurent la garde allemande endormie; seule la sentinelle se promenait sur la route. Au moment du retour de celle-ci, on l'abattit à coup de sabre, puis s'avançant vers la garde en rampant à terre, ils la massacrèrent sans que celle-ci eût le temps

de donner le moindre signal ; après quoi on éteignit les feux du bivouac, et l'armée s'étant déployée sur toute la largeur de la prairie, elle s'élance en silence, mais avec promptitude jusqu'au bord de la grande tranchée et là, comme en un coup de foudre, le signal du combat se donne au bruit de tous les instruments ; puis les Français foncent avec furie sur l'ennemi, massacrant tous ceux qu'ils rencontrent. Les Allemands, à peine secoués de leur torpeur, opposèrent une résistance inattendue et acharnée, semant la mort dans le camp adverse.

Les Français reconnurent plus tard que, sans la cavalerie qui, en enfonçant l'armée allemande, jeta la terreur parmi eux, ils auraient été contraints d'abandonner l'attaque, malgré leur supériorité numérique.

Mais, hélas ! s'en était fait des Hauts-Valaisans. La cavalerie française saccagea ensuite le bourg de Loèche, tandis que l'on se battait encore aux Finges et que l'artillerie vomissait le carnage de toute part.

Ayant perdu tout espoir, les Allemands s'enfuirent éperdûment dans une affreuse consternation.

La position réputée imprenable des gorges de la Dala, prise entre deux feux, dut se rendre à son tour et le bourg de Loèche fut livré au pillage.

Communiqué par *Gaspoz Ant.*, curé.
